

SUR UNE PAGE DES « MÉMOIRES »

Le chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle fit ouvrir, dit-on, vers l'an 1450, le tombeau de Charlemagne. On trouva l'empereur assis dans une chaise dorée, tenant dans ses mains de squelette le livre des Évangiles écrit en lettres d'or ; devant lui étaient posés son sceptre et son bouclier d'or ; il avait au côté sa *Joyeuse* engainée dans un fourreau d'or. Il était revêtu des habits impériaux. Sur sa tête, qu'une chaîne d'or forçait à rester droite, était un suaire qui couvrait ce qui fut son visage et que surmontait une couronne. On toucha le fantôme ; il tomba en poussière.

Nous possédions outre-mer de vastes contrées : elles offraient un asile à l'excédent de notre population, un marché à notre commerce, un aliment à notre marine. Nous sommes exclus du nouvel univers, où le genre humain recommence : les langues anglaise, portugaise, espagnole servent en Afrique, en Asie, dans l'Océanie, dans les îles de la mer du Sud, sur le continent des deux Amériques, à l'interprétation de la pensée de plusieurs millions d'hommes ; et nous, déshérités des conquêtes de notre courage et de notre génie, à peine entendons-nous parler dans quelque bourgade de la Louisiane et du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Colbert et de Louis XIV : elle n'y reste que comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.

Et quel est le roi dont la domination remplace maintenant la domination du Roi de France, sur les forêts canadiennes ? Celui qui jadis me faisait écrire ce billet :

« Royal-Lodge Windsor, 4 juin 1822.

« Monsieur le Vicomte,

« J'ai les ordres du Roi d'inviter Votre Excellence à venir dîner et coucher ici jeudi 6 courant.

« Le très humble et très obéissant serviteur,

« Francis CONYNGHAM. »

Il était dans ma destinée d'être tourmenté par les princes. Je m'interrompais ; je repassais l'Atlantique ; je remettais mon bras cassé à Niagara ; je me dépouillais de ma peau d'ours ; je reprenais mon habit doré ; je me rendais du wigwaum d'un Iroquois à la royale Loge de Sa Majesté britannique, monarque des trois royaumes unis et dominateur des

Indes ; je laissais mes hôtes aux oreilles découpées et la petite sauvage à la perle ; souhaitant à lady Conyngham la gentillesse de Mila, avec cet âge qui n'appartient encore qu'au plus jeune printemps, qu'à ces jours qui précèdent le mois de mai, et que nos poètes gaulois appelaient l'Avrillée.

Revu le 26 juillet 1846.

En une page des *Mémoires d'Outre-Tombe*⁽¹⁾, Chateaubriand investit tour à tour de sa plume, et sans solution de continuité, la découverte du tombeau de Charlemagne et la décomposition de sa dépouille, la situation de la France dans le continent américain et les échecs de sa politique étrangère au XIX^{ème} siècle, et la destinée d'un homme qui dit « Je » et résume en une phrase plusieurs années de sa vie. Il compose ainsi un texte qui tient tout à la fois de la chronique, des mémoires historiques, d'un récit de voyage, de l'autobiographie. Le tour de force est remarquable, qui consiste à rendre sous une forme unie et cohérente la pluralité d'un regard, à lier entre eux de manière nécessaire et indissoluble l'Histoire du monde et l'histoire d'une destinée.

Nous verrons dans quel mouvement et selon quelles modalités ces liens se tissent pour former un espace littéraire, temporel et spatial que le « Je » tout à la fois détermine et caractérise.

C'est par la narration d'un fait historique — ou du moins présenté comme tel — que s'amorce ce mouvement ; et la valeur du pronom personnel indéfini y est double : si l'expression « dit-on » permet d'amorcer le récit d'une anecdote en présupposant que celle-ci est bien connue de tous et communément racontée, les deux emplois qui suivent du même pronom en font un agent actif au sein de l'histoire, qu'il ouvre et clôt, et que l'emploi du passé simple, temps de ce qui est réellement advenu, fait passer de rumeur à vérité.

On trouva l'empereur assis dans une chaise dorée [...]. On toucha le fantôme ; il tomba en poussière.

Ce mouvement d'intégration du « On », son passage de narrateur à acteur de l'histoire est celui-là même qui caractérise l'apparition du narrateur des *Mémoires d'Outre-Tombe* au sein de cette page. Mieux : c'est à partir de lui que peut naître le « Nous » qui ouvre le second paragraphe, collectif un peu moins vague et dans lequel est implicitement compris le « Je », dans la mesure où il appartient à l'histoire de la France.

Nous possédions outre-mer de vastes contrées [...]. [...] des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.

(1) Il s'agit de la fin du onzième chapitre du livre VII, in *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », vol. I, pp. 252-253.

C'est par son appartenance à l'Histoire, à une vie politique, à une Nation, que le « Je » peut exister — mais il n'existe encore que potentiellement ; il devra son apparition non au fait qu'il est dans l'Histoire, mais au fait qu'il la crée, qu'il y prend part activement, dans la mesure où il supporte la voix de l'homme qui fut secrétaire de l'ambassade de France à Londres. Cette caractérisation, appuyée fortement par la reproduction d'un document officiel sous forme de montage, est l'ultime rempart, la preuve tangible grâce à laquelle le narrateur justifie son existence et son apparition par l'emploi de la première personne. Cette apparition est cependant très progressive ; deux marques de la première personne — un pronom personnel d'abord, un adjectif possessif ensuite — précèdent le « Je » :

Celui qui jadis me faisait écrire ce billet [...].

Il était dans ma destinée d'être tourmenté par les princes. Je m'interrompais ; je repassais l'Atlantique ; je remettais mon bras cassé à Niagara ; je me dépouillais de ma peau d'ours [...].

En quelques lignes, le récit a sauté par dessus quatre siècles et un océan, pour les condenser en un personnage : celui qui raconte. Il aura fallu la narration (hétéro- et extradiégétique) d'une anecdote historique à valeur exemplaire, puis la narration (hétéro- et intradiégétique) des conséquences de la mauvaise politique étrangère de la France — ces deux temps constituant une véritable parabole illustrant une idée énoncée plus haut⁽²⁾ — pour aboutir enfin à une narration homo- et intradiégétique, au sein de laquelle le « Je » se dévoile et éclate en une accumulation d'actions dont il est le sujet. L'entrée de l'homme Chateaubriand dans l'Histoire, sa présence dans le monde et dans le siècle qu'il contemple, sont indissociables de l'entrée, de la présence affirmées du narrateur des *Mémoires d'Outre-Tombe* dans le récit de son histoire — et en ce qui concerne cette page, le fait est d'autant plus important que la nature de l'homme vient *a posteriori* justifier le jugement qu'il porte sur ses contemporains : lorsque l'on a été secrétaire d'ambassade, on est habilité à parler de politique étrangère⁽³⁾.

Le trajet entre le « Je » et le « Nous », extrêmement rapide et discret dans cette page, constitue l'illustration d'un incessant jeu de navette. Celui-ci est omniprésent dans l'ouvrage entre les deux personnes et les pôles qu'elles représentent : l'autobiographie et l'élaboration d'un ima-

(2) « Respectons la majesté du temps : contemplons avec vénération les siècles écoulés, rendus sacrés par la mémoire et les vestiges de nos pères ; toutefois n'essayons pas de rétrograder vers eux, car ils n'ont plus rien de notre nature réelle, et si nous prétendions les saisir, ils s'évanouiraient. » (Pp. 251-252.)

(3) En 1823-1824, Chateaubriand était ministre des affaires étrangères. Cette expérience était donc venue enrichir celle de l'ambassade entre la rédaction du manuscrit en 1822 et sa révision lors de sa relecture en 1846, constituant ainsi une justification supplémentaire aux propos tenus.

ginaire dans le temps d'une part, une volonté épique et politique d'autre part. C'est donc l'emploi sans cesse fluctuant des premières personnes du singulier et du pluriel, avec ce que la seconde contient de flou, qui autorise et développe la cohabitation et l'imbrication des pôles de la narration. Suivant ce que le « Nous » représente, il intègre un « Je » dans tel ou tel ensemble, dans tel ou tel corps constitué — ou qui se constitue par lui —, et le définit ainsi peu à peu, par petites touches, par appartenances successives, par élections affectives implicites ou déclarées. Ainsi se forme une communauté qui non seulement permet l'apparition du « Je », mais lie indissolublement celui-ci et le lecteur. Lorsque Chateaubriand écrit « Nous possédions outre-mer de vastes contrées », il pose non seulement la communauté d'une nation, mais celle d'une pensée que sa voix exprime au nom de tous. C'est par l'acte littéraire et au sein de la littérature que se caractérise le « Je » ; c'est dans le même mouvement et dans le même espace que son discours pèse, et nous lie à lui. Dans la forme même du « Nous », c'est donc le « Je » qui se dit, et se dévoile. C'est la voix unique d'un narrateur aux multiples facettes qui autorise la pluralité des regards et les unifie dans le même temps. La richesse de ce « Je », la complexité de la personne qu'il représente est celle d'une longue vie, pleine de souvenirs et de la sagesse qu'ont fait naître la conservation et l'analyse de ceux-ci. La liberté de sa voix est celle qu'atteint celui que rien n'inquiète plus. La grammaire et le contenu des *Mémoires d'Outre-Tombe* justifient son titre.

C'est alors le travail de la temporalité par l'écriture qui permet l'unification de considérations, de réflexions et d'épisodes divers, parfois très éloignés dans le temps, et leur rapprochement dans un imaginaire qui les agence afin de les rendre intelligibles en les mettant en regard. Le regard porté sur une vie n'est lucide et entièrement libre que porté d'outre-tombe ; il y est l'enfant du souvenir et de la pensée.

« Quel merveilleux char pour courir d'un bout du monde à l'autre que celui de la pensée ! »

Chateaubriand

À la fin de l'année 1791, Chateaubriand part pour un voyage aux Amériques. Il a alors 23 ans. C'est de l'expérience de ce voyage — entre autres — qu'est née cette page, pourtant écrite à Londres, entre avril et septembre 1822, soit 31 ans plus tard, à l'âge de 54 ans. Et c'est en 1846, en France, que le texte sera revu et corrigé par l'auteur, au seuil de la mort, ou du moins du fond de la vieillesse : il a 78 ans. Ces différentes strates, posent un évident problème d'interprétation : où se situe l'auteur d'un texte écrit entre avril et septembre 1822, et dans lequel la

date du « 4 juin » est associée à un « jadis » ? Il est tout à fait intéressant de noter que, comme le signale une note de l'édition de la Pléiade, p. 1063, le «manuscrit de 1847» tout comme le «manuscrit de 1848», sur lequel fut imprimée l'édition originale, associaient cette date à un « hier » beaucoup plus proche, donnant ainsi l'illusion d'une voix contemporaine des événements qu'elle relate.

La signification de la correction apportée dans l'édition originale va alors dans le sens d'une volonté d'éliminer toute supercherie, d'éradiquer la part d'ombre de la recomposition : il faut lier ensemble les époques, mais leur laisser à chacune son caractère — il faut les fondre sans les confondre, au sein d'une temporalité imaginaire issue du « Je ». C'est l'usage, ou plutôt les usages de l'imparfait, qui permettent cette fusion. L'imparfait est le temps de l'élaboration d'un imaginaire, parce que l'emploi alterné de ses aspects — duratif ou sécant — permet le chevauchement de strates temporelles :

Il était revêtu des habits impériaux.

Nous possédions outre-mer de vastes contrées ; elles offraient un asile à l'excédent de notre population [...].

Celui qui jadis me faisait écrire ce billet [...].

Il était dans ma destinée d'être tourmenté par les princes.

[...] ces jours qui précèdent le mois de mai, et que nos poètes gaulois appelaient l'Avrillée.

Pas une de ces phrases, pourtant toutes à l'imparfait, ne fait référence à la même période : la première concerne la découverte du tombeau de Charlemagne, « vers l'an 1450 » ; la seconde renvoie à l'époque, antérieure au 10 février 1763, date à laquelle la France céda à l'Angleterre ses colonies du Canada lors du Traité de Paris ; la troisième concerne le temps où Chateaubriand était secrétaire à l'ambassade de France à Londres, et plus précisément la date du 4 juin 1822 ; la quatrième, très vague, est associée à une constatation générale sur sa vie, de la part d'un homme qui parle de la tombe, et l'imparfait de la dernière phrase est celui du temps des Gaulois. De manière plus radicale encore, le chevauchement des strates temporelles se fait sentir dans la succession d'actions énumérées, dont le « Je » est le sujet, et qui résument en une phrase des années de voyage :

Je m'interrompais ; je repassais l'Atlantique ; je remettais mon bras cassé à Niagara ; je me dépouillais de ma peau d'ours ; je reprenais mon habit doré ; je me rendais du wigwaum d'un Iroquois à la royale Loge de Sa Majesté britannique, monarque des trois royaumes unis et dominateur des Indes ; je laissais mes hôtes aux oreilles découpées et la petite sauvage à la perle [...].

L'emploi de l'imparfait est déroutant dans cette phrase : là où l'on attendait un passé simple peignant une à une des actions précises et révolues, la valeur sécante de l'imparfait est convoquée et brosse en un trait une fresque d'actions dans le temps de leur réalisation, les liant en une sorte de fondu enchaîné. C'est l'écriture, dans son déroulement, dans les choix qu'elle impose et manifeste, qui permet la recomposition temporelle ; 1846 serait alors pour Chateaubriand le moment du temps retrouvé dans l'écriture et par elle, auquel s'opposeraient le temps perdu du voyage en Amérique, à 23 ans, et le temps qui presse, celui de la rédaction première en 1822.

L'analogie avec l'œuvre de Proust est ici rapide et peu rigoureuse ; mais des structures narratives et temporelles l'autorisent. La recomposition temporelle, le temps perdu et retrouvé par un « Je » écrivant et multiple est une réalité des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

À chaque page des Mémoires s'unissent le thème du temps perdu et celui du temps retrouvé. Tout passe, mais la sensation la plus fugitive, à la faveur du souvenir où elle se fixe et de l'art qui la transfigure, prend une valeur absolue. Chateaubriand n'avait gardé du Combourg de son adolescence que des images pâlies et déformées, lorsque, aux approches de la cinquantaine, à Montboissier, non loin d'Illiers, par un soir pluvieux de juillet aussi triste qu'un soir d'automne, il entend, comme en Bretagne plus de trente ans auparavant, chanter une grive. « Ce son magique fit reparaitre à mes yeux le domaine paternel. » Malgré l'apparence, le passé n'était pas mort. Dans le sommeil du souvenir il avait conservé ses couleurs, ses harmonies et son exaltation⁽⁴⁾.

Proust, dans *Le Temps retrouvé*, a explicitement revendiqué cette filiation, cette découverte commune des pouvoirs de la sensation et de la mémoire involontaire, en évoquant l'épisode de la grive de Montboissier⁽⁵⁾.

Il nous semble cependant que derrière une communauté d'expérience se profile la volonté de trouver les formes permettant le réinvestissement du temps par l'écriture, dont les épisodes de la grive ou de la madeleine sont moins le fondement, qu'une illustration à but didactique. Peut-être alors la véritable force qui meut et réalise les deux auteurs est-elle celle de la recherche et de la découverte d'une forme capable de relier entre eux l'homme et le monde au sein d'une œuvre, et d'assurer ainsi leurs cohésions respectives en assurant leur cohésion mutuelle. En ce sens, la découverte du « Je », ou plutôt sa liaison avec le « Nous » dans les *Mémoires*, et sa place au sein de la fiction dans la

(4) Pierre Clarac, *À la recherche de Chateaubriand*, Paris, Nizet, 1975, pp. 13-14.

(5) Proust évoque deux fois cet épisode : dans *Le Temps retrouvé (À la recherche du temps perdu)*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », éd. de J.-Y. Tadié, tome IV, 1989, p. 306) et dans son article de 1920 « Sur le "style" de Flaubert » (*Contre Sainte-Beuve*, « La Pléiade », éd. de P. Clarac, 1971, p. 599).

Recherche, sont les outils d'une reconstitution temporelle permettant le phénomène de la réminiscence et lui donnant toute sa résonance par l'écriture — non l'inverse.

Dans *Proust romancier. Le tombeau égyptien*, Anne Henry écrit :

[les épisodes de réminiscence] n'étaient que des moyens didactiques au service d'une démonstration qui a pour enjeu la réconciliation de ce qui a fait le tourment du narrateur : la dispersion de sa personnalité — l'intermittence du moi — et l'émiettement parallèle du monde [...] ⁽⁶⁾.

Notre propos n'est pas d'évaluer la pertinence de cette réflexion, concernant les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Notre intention aura été seulement, face à une page de l'œuvre en question, de nous demander si les structures qu'elle présente ne manifestent pas un souci plus profond, indissociable de l'écriture, et dont Proust aurait été un héritier heureux et inspiré, offrant à son tour une œuvre unique au sein d'une tradition littéraire qui commençait avec Montaigne et Rousseau, trouvait un point ultime avec Chateaubriand, et s'en détachait alors essentiellement en substituant à l'autobiographie la fiction romanesque.

En écrivant les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand se posait consciemment au sein d'une tradition et d'une institution littéraires, tout en les modifiant, cela en revendiquant nécessairement une filiation et en posant non moins nécessairement une paternité :

Chaque écrivain *crée* ses précurseurs. Son apport modifie notre conception du passé aussi bien que du futur ⁽⁷⁾.

Dans le champ sans frontières de la lecture, l'évolution de cette tradition se traduit alors en termes géographiques plus que temporels, par la découverte progressive d'un espace littéraire stratifié : le « corps constitué » que nous avons évoqué plus haut, et auquel le « Nous » intègre le « Je », est alors tout autant celui que détermine le contenu du discours à telle page que celui, beaucoup plus vaste mais indissolublement lié, que tisse l'œuvre à la première personne de Chateaubriand avec les nombreuses œuvres à la première personne qui l'ont précédée ou qui lui succéderont. C'est moins un élargissement du champ littéraire que sa stratification, moins son évolution linéaire que sa lente et constante métamorphose par concrétion, que le lecteur devine en découvrant les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Nicolas Deleau

(6) Anne Henry, *Proust romancier. Le tombeau égyptien*, Paris, Flammarion, 1983, p. 27.

(7) J.L. Borges, *Enquêtes*, cité par Gérard Genette, dans « L'Utopie littéraire », *Figures I*, Le Seuil, 1966, p. 131.